

## Proust, la petite phrase de Vinteuil et la question de l'écriture

Proposition de Geneviève Lafèche pour un travail en petit groupe

**Lieu** : 212 avenue du Maine, 75014 Paris. Métro : Alésia

**Rythme** : une rencontre mensuelle le samedi de 17h00 à 19h00

**Dates** : 18 janvier 2020, 28 février 2020, 7 mars 2020, 25 avril 2020, 23 mai 2020, 20 juin 2020

Pour participer, contacter Geneviève Lafèche au 06 27 13 46 86 ou par courriel : [genevieve.lafleche@dartybox.com](mailto:genevieve.lafleche@dartybox.com)



Le nombre et la diversité des commentateurs en témoigne, le texte de Proust a produit et produit encore aujourd'hui chez ses lecteurs un vaste champ d'investigations.

En fonction du travail envisagé dans cette proposition, j'ai limité les citations et réflexions qui suivent aux passages du *Temps Retrouvé*, dernier tome de *À la Recherche du temps perdu*, qui s'articulent à partir de l'ouverture qui a lieu pour le narrateur à l'entrée dans la cour de l'hôtel de Guermantes, de l'expérience de félicité qui l'accompagne et des pensées qu'elle déclenche concernant la question de la création littéraire et de la réalité qu'elle révèle, Swann et le narrateur en étant les témoins privilégiés.

## Ouverture

« ... c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver, on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule où on aurait pu entrer et qu'on aurait pu chercher en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir et elle s'ouvre<sup>1</sup>. »

De retour à Paris après plusieurs années d'absence pour raison de santé, le narrateur de la *Recherche* arrive dans la cour de l'hôtel de Guermantes. Il a reçu une invitation pour la matinée musicale donnée chez le prince et la princesse, et s'y rend, n'ayant plus de raison, pense-t-il, de résister aux *plaisirs frivoles* puisque

« J'avais maintenant la preuve que je n'étais plus bon à rien, que la littérature ne pouvait plus me causer aucune joie, soit par ma faute, étant trop peu doué, soit par la sienne, si elle était en effet moins chargée de réalité que je n'avais cru<sup>2</sup>. »

Telles sont les *tristes pensées* qui l'occupent lorsqu'entrant dans la cour, le narrateur fait un écart pour éviter une voiture. Son pied bute sur un pavé,

« ... tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser. Comme au moment où je goutais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires et même de la réalité de la littérature se trouvaient levés comme par enchantement. Sans que j'eusse fait aucun raisonnement nouveau, trouvé aucun argument décisif, les difficultés insolubles tout à l'heure avaient perdu toute importance. Mais cette fois j'étais bien décidé à ne pas me résigner à ignorer pourquoi.<sup>3</sup> »

On ne peut qu'être sensible à l'immédiateté des effets de cette ouverture, alors même que les tentatives du narrateur pour comprendre ce qui est en jeu vont se déployer dans des dimensions de plus en plus complexes. Mention étant faite ici de Vinteuil, il faut savoir qu'il s'agit d'un musicien dont Swann a entendu, l'année précédant sa rencontre avec Odette, un extrait d'une sonate, extrait nommé dans le roman « la petite phrase », « *qui lui avait ouvert plus largement l'âme*<sup>4</sup> » mais qui, malgré la force de l'impression ressentie, n'avait pu avoir de suite dans le domaine de la création comme il avait cru en percevoir la possibilité. Le narrateur sera, lui aussi, quelques années plus tard, sensible à la dimension artistique des œuvres de ce musicien qui par ses liens multiples dans le roman est au carrefour de bien des rencontres de la *Recherche*.

Tout en étant résolu à trouver la réponse, le narrateur pénètre dans l'hôtel où il est invité. Se produit alors un second *avertissement*, sonore cette fois, le bruit d'une cuiller contre une assiette lui donnant *l'illusion* du bruit d'un marteau sur une roue de train, éveillant avec la même force et la même félicité une nouvelle réminiscence.

---

1 *Le Temps Retrouvé (TR)*, Livre de Poche, 1993, p. 221.

2 *TR*, p. 220.

3 *TR*, p. 221-222.

4 Marcel Proust, *À la Recherche du Temps Perdu, Du Côté de chez Swann*, La Pléiade, Gallimard, 1987, Tome I p. 206.

Puis un troisième, au contact d'une serviette empesée comme l'étaient celles de Balbec ...

« On eût dit que les signes qui devaient ce jour-là me tirer de mon découragement et me rendre la foi dans les lettres avaient à cœur de se multiplier<sup>5</sup> »

A partir de là et sous l'effet de sommation qu'il ressent, le narrateur se livre, comme il l'a fait déjà, mais résolu cette fois à aller jusqu'au bout, à une tentative de déchiffrement de ces *signes*. Les sensations y jouent un rôle décisif, et d'autant plus qu'elles sont mises à l'écart dans la logique de la mémoire volontaire. Leur restituer leur place est une priorité. Apparaît avec insistance dans le même mouvement ce qu'il nomme *impression*, notion articulée de façon de plus en plus soutenue avec le rapport à la *réalité*.

« Tels qu'il les avait sentis », l'exemple de Swann

« Sur l'extrême différence qu'il y a entre l'impression vraie que nous avons eue d'une chose et l'impression factice que nous nous en donnons quand volontairement nous essayons de la représenter, je ne m'arrêtais pas, me rappelant trop avec quelle indifférence relative Swann avait pu parler autrefois des jours où il était aimé, parce que **sous cette phrase il voyait autre chose qu'eux**, et la douleur subite que lui avait causé la petite phrase de Vinteuil en lui rendant ces jours eux-mêmes **tels qu'il les avait sentis**, je comprenais trop que ce que les sensations des dalles inégales, la raideur de la serviette, le goût de la madeleine avaient réveillé en moi n'avait aucun rapport avec ce que je cherchais souvent à me rappeler de Venise, de Balbec, de Combray à l'aide d'une mémoire uniforme. [...] »<sup>6</sup>

Cette première distinction, catégorique (*aucun rapport*), ne paraît pas poser de difficulté particulière, la prédominance de ce qui a été *sent* supportant l'explication qui en est donnée, mais la suite immédiate s'avère plus compliquée :

« Tout au plus notai-je accessoirement que la différence qu'il y avait entre chacune des impressions réelles tenait probablement à cette cause que la moindre parole que nous avons dite à une époque de notre vie, le geste le plus insignifiant était **entouré**, portait sur lui le reflet de choses qui, logiquement, ne tenait pas à lui, en ont été séparées par l'intelligence [...] mais au milieu desquelles le geste, l'acte le plus simple reste **enfermé** comme dans mille vases clos dont chacun serait rempli de choses d'une couleur, d'une odeur, d'une température absolument différentes<sup>7</sup> »

Les choses se compliquent. La réalité dont est *chargée* la littérature se compose-t-elle de l'intrication d'éléments qui échappent à la logique du raisonnement ? Éléments hétérogènes qui se glissent entre les faits, entre les gestes, entre les mots, entre les syllabes, entre les lettres et plus encore ? D'où cet écartèlement, cette distance creusée à l'intérieur de la langue, étrangeté, étrangèreté ... Du *geste le plus insignifiant* au *geste le plus simple*, d'*entouré* à *enfermé*, que se passe-t-il ou que ne se passe-t-il pas ? Que se joue-t-il ?

On commence à penser que l'essentiel est dans les liens, non dans les choses.

---

5 TR, p. 223.

6 TR, p. 225

7 TR, p. 225. Je souligne.

## L'impression, figure matérielle des idées

« Les vérités que l'intelligence saisit directement à claire voie dans le monde de la pleine lumière ont quelque chose de moins profond, de moins nécessaire que celles que la vie nous a malgré nous communiquées en une **impression matérielle parce qu'elle est entrée par nos sens mais dont nous pouvons dégager l'esprit** [...] De quelque idée laissée en nous par la vie qu'il s'agisse, **sa figure matérielle, trace de l'impression** qu'elle nous a faite est encore le **gage de sa vérité** nécessaire. Les idées formées par l'intelligence pure n'ont qu'une vérité logique [...] Seule l'impression, si **chétive** qu'en semble la matière, si **insaisissable** la trace est un critérium de vérité, et à cause de cela, **mérite seule d'être appréhendée par l'esprit**. [...] Ne vient de nous-mêmes que ce que nous tirons de l'obscurité qui est en nous et que ne connaissent pas les autres<sup>8</sup>. »

Et que nous ne sommes *nullement libres* de choisir, faut-il préciser. Et comme la réalité à exprimer se situe non dans l'apparence du sujet, mais à *une profondeur où cette apparence importe peu*, on peut dire que ces indications confirment que nous sortons d'une problématique centrée sur le sujet et ses identifications. De plus ces formulations, périphrases toujours en mouvement, allusives plutôt qu'explicatives, et poétiques à coup sûr, créent comme une zone de flou, d'incertitude, qui nous charme et nous embarque.

## La cause de cette félicité

« Or cette cause, je la devinais en comparant entre elles ces diverses impressions bienheureuses [...] l'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand, par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il put vivre, **jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en dehors du temps**. [...] Cet être là n'était jamais venu à moi qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait fait échapper au présent, seul il avait le pouvoir de me faire retrouver les jours anciens, le temps perdu. [...] J'avais un tel appétit de vivre maintenant que venait de renaître en moi à trois reprises un véritable moment du passé<sup>9</sup>. »

Difficile à saisir cette relation au temps ! Il faut souligner en tout cas cet *appétit de vivre* alors qu'en même temps la difficulté de la tâche, la résistance à la « *besogne intérieure* », est manifeste, comme cela se précise :

## Vérité

« Il s'agissait pour moi de savoir enfin s'il était vraiment possible d'atteindre ce que, toujours déçu comme je l'avais été en présence des lieux et des êtres, j'avais (bien qu'une fois la pièce de Vinteuil eût semblé me dire le contraire) cru irréalisable<sup>10</sup>. »

La construction de cette phrase deux fois coupée de manière singulière traduit les hésitations d'une pensée en recherche de vérité dans le mouvement même où elle érige la pièce de Vinteuil en contrepoint d'une déception fondamentale. La tension, la torsion de la pensée y est tangible, le « *bien qu'une fois* » reste bien timide face à la

8 TR, p. 235-236. Je souligne.

9 TR, p. 226-227. Je souligne.

10 TR, p. 233.

déception de « l'irréalisable ». Le subjonctif ajoute un accent à la fois d'espoir et de regret traduisant l'emprise de l'émotion.

*« Des impressions telles que celles que je cherchais à fixer ne pouvaient que s'évanouir au contact d'une jouissance directe qui a été impuissante à les faire naître. La seule manière de les goûter davantage c'était de tacher de les connaître plus complètement là où elles se trouvaient, c'est-à-dire en moi-même<sup>11</sup> »*

Le narrateur vient de renoncer aux voyages à Venise ou à Balbec dont il sait maintenant qu'ils ne lui apporteront pas la réponse qu'il en attendait.

*« J'avais trop expérimenté l'impossibilité d'atteindre dans la réalité ce qui était au fond de moi-même<sup>12</sup> »*

*« En repensant à cette joie extra temporelle causée soit par le bruit de la cuiller soit par le goût de la madeleine, je me disais : était-ce cela, ce bonheur proposé par la petite phrase de la sonate à Swann qui s'était trompé en l'assimilant aux plaisirs de l'amour et n'avait pas su le trouver dans la création artistique ; ce bonheur que m'avait fait pressentir comme plus supra terrestre encore que n'avait fait la petite phrase de la sonate, l'appel rouge et mystérieux de ce septuor que Swann n'avait pu connaître, étant mort comme tant d'autres avant que la vérité faite pour eux eut été révélée ? D'ailleurs elle n'eut pu lui servir, car cette petite phrase pouvait bien symboliser un appel, mais non créer des forces et faire de Swann l'écrivain qu'il n'était pas<sup>13</sup>. »*

Voici concrètement posée la question de l'écriture que Proust traite par la confrontation entre Swann et le narrateur, étant précisé qu'il construit les personnages du roman en fonction des processus dans lesquels ils s'intègrent, ici l'écriture, et non l'inverse. Ainsi peut-on voir, concernant l'amour, comment Swann se laisse emprisonner, ou plutôt comment il laisse Odette annexer, s'approprier, coloniser la petite phrase, jusqu'à lui faire perdre le ressort énigmatique, le pouvoir mystérieux, la promesse qu'il avait cru y percevoir. Ce que le narrateur, lui, essaiera de préserver à tout prix, y compris celui des présences féminines qui lui sont les plus chères, sa grand-mère, sa mère, Albertine.

### La réalité

*« Une heure n'est pas qu'une heure. C'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats. Ce que nous appelons la réalité est un certain rapport entre ces sensations et ces souvenirs qui nous entourent simultanément [...] rapport unique que l'écrivain doit retrouver pour enchaîner à jamais dans sa phrase les deux termes différents [...] Il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une à l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore<sup>14</sup>. »*

Le terme de métaphore apparaît peu dans le texte proustien et on peut se demander si l'opération qu'il décrit ici est bien une opération langagière, ou si, compte tenu des développements précédents, ce n'est pas plutôt d'une circulation transversale entre les choses qu'il s'agit ... et que la métaphore prend en charge. C'est une question qui reviendra, par le biais de la référence à Guattari du travail que je propose.

---

11 TR, p. 233.

12 TR, p. 233.

13 TR, p. 233. Je souligne.

14 TR, p. 246.

## Rien qu'un moment du passé ? Beaucoup plus peut-être

On a vu avec la question de la félicité comment l'empiètement du passé sur le présent produit une temporalité autre que celle d'un temps chronologique et linéaire. Distorsion, franchissement, affranchissement, saut, la question reste posée. Va s'ajouter à cela un « *expédient merveilleux de la nature* » évoquant l'esprit malicieux du génie des *Mille et une nuits* : la suspension de la « *dure loi* » qui fait que l'on ne puisse imaginer que ce qui est absent.

*« Tant de fois au cours de ma vie la réalité m'avait déçu parce qu'au moment où je la percevais mon imagination, qui était mon seul organe pour jouir de la beauté ne pouvait s'appliquer à elle, en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent. Et voici que soudain l'effet de cette dure loi s'était trouvé neutralisé, suspendu, par un expédient merveilleux de la nature, qui avait fait miroiter une sensation à la fois dans le passé, ce qui permettait à mon imagination de la goûter, et dans le présent où l'ébranlement effectif de mes sens par le bruit, le contact du linge etc, avait ajouté aux rêves de l'imagination ce dont ils sont habituellement dépourvus, l'idée d'existence – et grâce à ce subterfuge avait permis à mon être d'obtenir, d'isoler, d'immobiliser – la durée d'un éclair – ce qu'il n'appréhende jamais : un peu de temps à l'état pur. L'être qui était rené en moi, [...] cet être là ne se nourrit que de l'essence des choses, il languit dans l'observation du présent [...] mais qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu ou respirée jadis le soit de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé, réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée<sup>15</sup>. »*

Libérée, l'essence ! On commence à mieux cerner ce qui est sollicité dans cette coïncidence temporelle, ce qui se dégage d'une matérialité pourtant nécessaire à son émergence.

*« C'est que les choses, sitôt qu'elles sont perçues par nous, deviennent en nous quelque chose d'immatériel de même nature que toutes nos préoccupations, ou nos sensations de ce temps-là et se mêlent indissolublement à elles. Tel nom lu dans un livre autrefois, contient entre ses syllabes le vent rapide et le soleil brillant qu'il faisait quand nous le lisions<sup>16</sup> »*

L'effet de la suspension de cette loi donne accès à une réalité où les rêves de l'imagination et le réel des sensations sont noués. On peut être sensible à ce qui est décrit là d'une opération entre l'imaginaire (les rêves) et le réel (l'existence) lacaniens, opération qui consiste en leur mise en continuité, ce qui change, peut-on penser, la texture de la réalité, même si l'opération en question ne dure que l'instant d'un éclair ! Le nœud borroméen peut-il aider à penser cette transformation ? A condition de le penser dans l'espace et non mis à plat, si on accepte l'idée que la mise en continuité de l'imaginaire et du réel implique nécessairement que le support de chaque rond soit un tore, c'est-à-dire un volume sur lequel est inscriptible une bande de Moebius. Considérations techniques, mais peut-être pas seulement. Mais surtout il faut souligner dans tout ce passage la profusion de termes comme miracle, illusion, expédient, subterfuge, trompe-l'œil qui viennent en nombre dans le texte ; ils n'infirmen en rien ces propositions, je dirai plutôt qu'ils en confirment le sérieux, en indiquant les subtilités et la teneur paradoxale du champ qui s'ouvre.

De plus en plus complexe, la réalité ! Instable, fluctuante, fuyante, indécidable, insaisissable.

---

15 TR, p. 227-228.

16 TR, p. 241.

### À la suite de sensations de ce genre

Comme je l'ai écrit ci-dessus, je me suis limitée dans ces réflexions à quelques pages du *Temps Retrouvé* autour de la question de ces moments de félicité. Proust n'a pas l'exclusivité de cette expérience, on la trouve, nous dit-il, chez Hugo, Chateaubriand, Baudelaire, Nerval, et d'autres. Voici ce qu'il en dit :

*« En tout cas, qu'il fut théoriquement utile ou non que l'œuvre d'art fut constituée de cette façon, et en attendant que j'eusse examiné ce point comme j'allais le faire, je ne pouvais nier qu'en ce qui me concernait, quand des impressions vraiment esthétiques m'étaient venues, ç'avait toujours été à la suite de sensations de ce genre. Il est vrai qu'elles avaient été assez rares dans ma vie, mais elles la dominaient, je pouvais retrouver dans le passé quelques-uns de ces sommets que j'avais eu le tort de perdre de vue (ce que je comptais ne plus faire désormais). Et déjà je pouvais dire que si c'était chez moi, par l'importance exclusive qu'il prenait, un trait qui m'était personnel, cependant j'étais rassuré en découvrant qu'il s'apparentait à des traits moins marqués, mais discernables et au fond assez analogues chez certains écrivains<sup>17</sup>. »*

### Proposition

À la suite de cette présentation et pour tenter d'approcher plus précisément les nuances et la complexité des développements qui sont en jeu, je propose de lire Proust avec Guattari, plus précisément avec *L'inconscient machinique*, dernière partie, « Les ritournelles du temps perdu » et plus concrètement le chapitre intitulé « Neuf agencements pour une ritournelle » qui concerne directement la question de l'écriture et les différences de son abord tel qu'on peut les repérer du côté de Swann et du côté du narrateur<sup>18</sup>.

Comment joue, ou comment se joue la petite phrase de Vinteuil dans le contexte de chacun ?

---

17 TR, p. 278.

18 Félix Guattari, *L'inconscient machinique, essai de schizo-analyse*, Editions Recherche, 1979.